

ROTELLA A CAPTÉ L'AIR DU TEMPS DE L'ITALIE D'APRÈS-GUERRE

PAR ROXANA AZIMI

— Collages et décollages, profanation et exaltation. C'est un vrai travail de transgression et d'archéologie urbaine que met en scène la mini-rétrospective de Mimmo Rotella à la Galerie Tornabuoni, à Paris.

Par le biais d'une cinquantaine d'œuvres, se dessine le parcours conduisant l'artiste italien du verso au recto de l'affiche. Dans les quatre premiers grands spécimens décollés, datant de 1953 et 1954, pointent le penchant pictural et matiériste, et surtout l'influence d'Alberto Burri. L'empreinte du maître romain est patente dans une œuvre constituée de lambeaux d'affiches et de crépis collés sur une toile de jute. Le mur de droite de la galerie retrace les tâtonnements qui mènent Rotella de l'envers à l'avant, vers une certaine (dé)figuration, un travail sur l'image et non plus seulement sur la déchirure. Certaines affiches, comme *Linea 4* de 1958, portent encore le goût de l'abstraction, avec des écorchures curvilignes révélant une dense stratigraphie. À l'instar de Fellini, qui sut magistralement restituer le chaos fantasque de la Rome d'après-guerre, Rotella a capté l'air du temps, magnifiant un détail, exaltant un sourire. Il se concentrera rapidement sur l'intense pouvoir expressif des affiches de cinéma. Le septième art, qui l'accompagne depuis son adolescence en Calabre, apparaît dès la vitrine extérieure de la galerie Tornabuoni, avec une affiche de Marilyn déchirée, *Magnifica Preda*, prélude à toute la série « Cinecittà ». « Par l'extroversion généralisée de ses moyens et l'agressivité de ses effets, l'affiche de cinéma constitue un matériau de base très spécial, un style dans lequel les techniciens italiens de la publicité sont passés maîtres. L'affiche de cinéma a pris sur les murs d'Italie la place qu'occupent encore les affiches politiques sur les nôtres : ce qui détermine une autre qualité de l'expressivité latente », écrit le critique d'art Pierre Restany, ardent défenseur de l'artiste transalpin qu'il intégra au Nouveau Réalisme. Si le principe de répétition de Warhol retire aux icônes cinématographiques leur aura, essorant leur image jusqu'à retirer leur jus, les affiches décollées de Rotella ne démythifient pas les stars de cinéma. Elles les rendent plus charnelles, accentuant presque leur féminité. Mettre à nu et exagérer, tel est le ressort de ce travail. Sa cueillette



Mimmo Rotella, *Prove gratuite*, 1962, décollage, 33,5 x 40,5 cm.
Courtesy Galerie Tornabuoni Art.

urbaine touche aussi les supports de la publicité et les panneaux politiques.

Pour éviter la controverse que Rotella a générée en antidatant ses œuvres, la galerie a concentré son choix sur des affiches balisées par toutes les documentations historiques. « J'ai écarté beaucoup d'œuvres qui m'ont été proposées. C'est une opération vérité », précise Michele Casamonti, directeur de la galerie. Fort heureusement, l'exposition s'est focalisée sur les années glorieuses 1950-1960, ne retenant que quelques rares spécimens plus tardifs. Mieux vaut oublier au sous-sol les affiches des années 1980-2000, réalisées en studio. Dans ces grands formats s'attardant sur le galbe d'une jambe, Rotella s'est laissé aller à la facilité, pour ne pas dire au racolage mercantile, en ajoutant à la main des mots tels qu'« extase » ou « hot ». Bien qu'il se soit inspiré des graffitis qui commencent alors à tapisser les murs, il n'en possède pas l'énergie volubile. L'esprit du larcin a disparu, tout comme celui de la critique et de l'agit-prop. Ne reste alors que celui, plus décadent qu'hédoniste, de la *Dolce Vita*. ■

MIMMO ROTELLA, jusqu'au 9 juin, Tornabuoni Art, 16, avenue Matignon, 75008 Paris, tél. 01 53 53 51 51, www.tornabuoniart.fr